

mes me conduisaient vers celui qui me ramènerait à vous le lendemain ?

—Mais pourquoi n'avoir pas parlé de suite à ta mère ?

—Je n'en aurais pas eu la force ; et puis à quoi eût servi de vous affliger plus tôt ?...

—Et Renzo ? dit Agnèse en secouant la tête.

—Ah ! s'écria Lucia en tressaillant, je n'y dois plus penser ; et, du reste, voyez comme il semble que Dieu eût voulu nous séparer l'un de l'autre ! Et qui sait ?... Mais non, non... Dieu l'aura préservé de tout danger... Il sera peut-être plus heureux qu'avec moi !

—Il n'en est pas moins vrai, reprit Agnèse, que si tu n'avait pas fait ton vœu, avec cet argent j'aurais...

—Mais, interrompit Lucia, l'auriez-vous, cet argent, si je n'eusse pas été dans ce château et si je n'eusse...

Et ses paroles furent arrêtées par ses larmes... Un instant après, elle reprit :

—Il faut nous soumettre... Vous m'aidez, pauvre maman... en priant la sainte Vierge pour votre fille. Et puis... il faut que ce pauvre Renzo sache... Tenez, le cousin Alessio, qui est un homme prudent, se chargera de lui apprendre ce qui s'est passé, ce que j'ai souffert... Quand il saura que j'ai promis à la très-sainte Vierge... il est pieux... et quand il aura répondu... La première fois vous me direz s'il se porte bien... et puis après... je ne veux plus rien savoir.

Agnèse attendrie promit à sa fille que tout serait fait ainsi. Celle-ci continua :

—Je veux encore vous dire une chose... Si ce pauvre jeune homme n'avait pas pensé à moi, rien ne lui serait arrivé de fâcheux... Il est errant... le peu qu'il avait est détruit... les économies qu'il faisait, vous savez pourquoi... Et nous, nous avons cet argent... Oh ! maman, puisque vous regardez ce pauvre Renzo comme un fils, oh ! oui comme un fils ! partageons avec lui... Dieu sait combien il doit avoir besoin d'aide !... Cherchez une occasion sûre pour lui envoyer la somme !

—Oui, répondit Agnèse, je le

ferai... Pauvre garçon ! on dit que l'argent fait toujours plaisir... mais ça ne sera pas cet argent-là qui le fera engraisser... Et moi, que deviendrai-je sans toi ? dit Agnèse en pleurant.

—Et moi sans vous, pauvre maman ? et avec des étrangers ? et là-bas dans ce Milan ? Mais le Seigneur sera avec nous, et, je l'espère, il arrangera les choses d'ici à huit ou neuf mois pour nous réunir... Je demanderai cette grâce constamment à la sainte Vierge si miséricordieuse... elle me l'obtiendra.

Après bien des paroles de regrets, après bien des larmes versées, la mère et la fille se quittèrent, se promettant de se revoir à l'autonne.

Cependant Agnèse ne recevait ni lettres ni nouvelles de Renzo... personne ne pouvait le découvrir. Le cardinal Fédérigo, de son côté, prit sur le jeune homme des informations qui étaient restées infructueuses. On savait qu'il avait séjourné chez un de ses parents dans les terres du Bergamasque, mais il était parti, et ce parent ne savait pas où.

Voilà la vérité sur cette disparition. Le gouverneur de Milan, capitaine général en Italie, don Gonzalo Fernando de Cordova, avait fait grand fracas près du seigneur résident de Venise à Milan sur ce qu'un brigand, un scélérat, un boute-feu de pillage et de massacre, le fameux Lorenzo Tramaglino, s'était réfugié sur le territoire Bergame. Le président écrivit à Venise pour demander l'explication de ce fait qu'il ignorait.

À Venise, on secondait le penchant des ouvriers en soie de Milan à venir s'établir sur le territoire bergamasque, et on leur donnait tous les avantages possibles, en première ligne la sûreté. Bortolo avait donc reçu avis que son ami Renzo ferait bien de quitter le pays.

Il le conduisit dans une filature assez éloignée de celle où il travaillait et le présenta sous le nom d'Antonio Rivolto au maître de la fabrique, qui était une de ses anciennes connaissances de Milan.

Peu après, le capitaine de Bergame reçut de Venise l'ordre de s'informer de Lorenzo Tramaglino,

scélérat qui, dans les émeutes de Milan, avait, etc., etc." Le capitaine, après avoir fait les recherches voulues, répondit " que nulle part ne s'était trouvé le nommé Lorenzo Tramaglino qui, etc., etc."

Aux curieux qui demandaient à Bortolo ce qu'était devenu son cousin, il répondait : " Il a disparu."

Qu'on ne croie pas qu'un personnage tel que don Gonzalo s'occupât d'un pauvre montagnard pour des paroles irrévérencieuses et voulût les lui faire expier. Don Gonzalo avait trop à faire pour s'occuper de Renzo. Mais, par un concours de singulières circonstances, le pauvre garçon se trouvait impliqué, sans le savoir, dans de graves affaires.

CHAPITRE XXIII

Nous avons dit qu'à la mort de Vincent de Gonzague, deuxième du nom, son parent Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, était entré en possession du duché de Mantoue et de Montferrat. La cour de Madrid, voulant l'exclure de ces deux fiefs, s'était déclarée pour les droits que prétendaient avoir sur Mantoue Ferrante de Gonzague, prince de Guastalla, et sur Montferrat Charles-Emmanuel II, duc de Savoie et Marguerite de Gonzague, duchesse douairière de Lorraine. Don Gonzalo de Cordova (parent du fameux capitaine Gonzalve de Cordone), celui qui poussait le plus à cette guerre qu'il espérait diriger, avait conclu avec le duc de Savoie un traité d'invasion et de partage de Montferrat, en présentant au comte-duc comme chose facile la conquête de Casal qui était le point le mieux défendu de la portion assignée au roi d'Espagne dans ce partage. Il déclarait néanmoins ne devoir occuper le pays qu'à titre de dépôt jusqu'au jugement définitif de l'Empereur Ferdinand III. Ce prince avait jusqu'alors refusé l'investiture au nouveau duc, lui ordonnant de mettre en séquestre les Etats objets du litige, qu'il donnerait lui-même à qui de droit, après avoir entendu les parties. Le duc de Nevers avait refusé d'obtempérer à ces ordres.

Il avait des amis puissants : le cardinal de Richelieu, le Sénat de